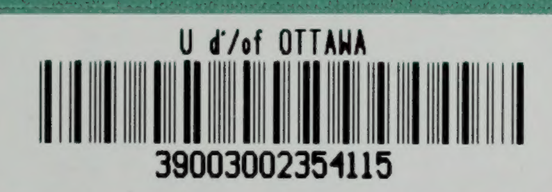
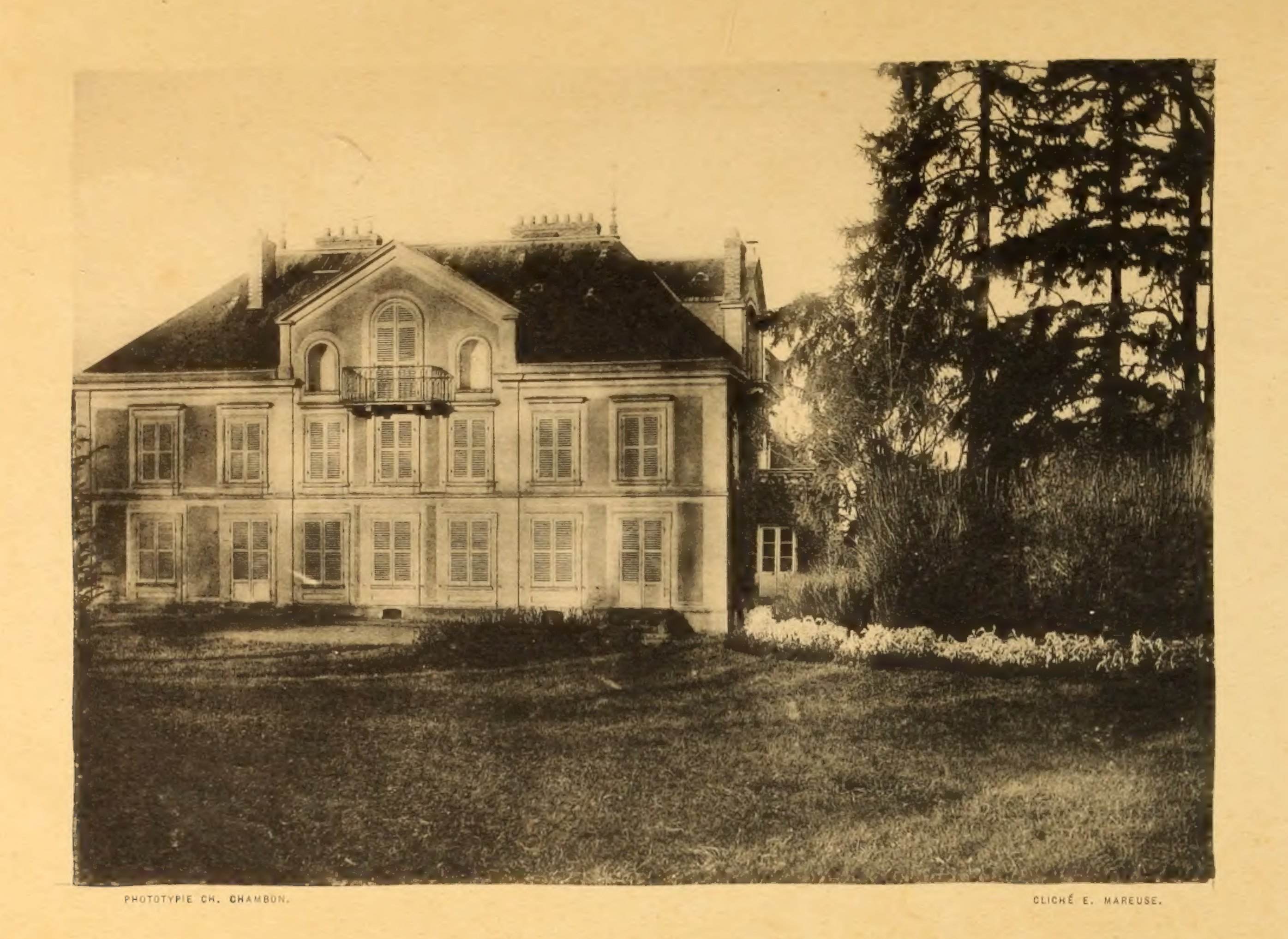



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis



PHOTOTYPIE CH. CHAMBON. CLICHÉ E. MAREUSE.

MAISON HABITÉE PAR VICTOR HUGO A FOURQUEUX

Victor Hugo à Fourqueux[1]

La curiosité historique s'attache avec une ardeur toujours croissante à étudier les plus minces détails de la vie intime des hommes célèbres; elle ne deviendrait regrettable que si les indiscrétions allaient jusqu'à mettre à nu des faiblesses secrètes ou à compromettre des personnes tierces. Au reste, dans cette voie des révélations intimes, Victor Hugo lui-même, précurseur en tout, n'a-t-il pas donné un peu l'exemple et montré la route, en faisant publier, lui vivant, le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie?* Que sa mémoire ne s'étonne donc pas si tant d'autres travaux de biographie et de critique ont suivi celui-là, les uns témoignant d'un culte fervent, les autres (parmi lesquels ceux d'Edmond Biré) sévères presque jusqu'à l'excès.

Dans ces derniers temps, on s'est beaucoup occupé des villégiatures dont le poète égaya la première partie de sa vie : à Gentilly, où s'écoula l'heureux temps de ses fiançailles; à Saint-

(1) Ce chapitre de la biographie intime de Victor Hugo peut être considéré comme une suite, — ou un pendant, — à celui que nous avons donné sur « Victor Hugo à Gentilly ». Nous le réimprimons ici, avec d'assez nombreuses adjonctions, après l'avoir publié d'abord en Variété dans le *Journal des Débats* (5 décembre 1908).

Prix; aux Roches, chez les Bertin; à Fourqueux, enfin, village où il passa, lui et sa famille, — sa famille surtout, — l'été de 1836, et sur lequel une charmante chronique de M. Jules Claretie (*Le Temps* du 11 septembre 1908) a attiré l'attention de la façon la plus aimable.

Fourqueux est un bourg assez important de l'arrondissement de Versailles, situé sur le plateau boisé qui domine la vallée de la Seine entre Bougival et Saint- Germain, à l'extrémité nord de la forêt de Marly, et d'un promontoire qui surplombe les « Fonds de Saint-Léger », ravin séparant cette forêt de celle de Saint-Germain. Du sommet du plateau, la vue est une des plus belles que puissent offrir les environs de Paris. Bien que le village soit desservi, depuis une vingtaine d'années, par deux voies ferrées, la Grande-Ceinture et la ligne de Paris à Saint-Germain par Marly, la rareté des trains lui épargne l'envahissement bruyant des jours de fête; mais de nombreuses villas se sont bâties à l'usage des gens paisibles, amoureux de la belle nature. En 1836, les moyens de transport n'y existaient à aucun degré; il fallait prendre un des nombreux coucous suivant la route de Saint-Germain, et, à partir du point où Alexandre Dumas construisit plus tard son fameux château de Monte-Cristo, monter pédestrement pendant une bonne demi-lieue.

Dans le *Victor Hugo raconté*, il n'est pas dit mot de la résidence que fit à Fourqueux la famille Hugo, mais un curieux livre d'Alfred Asseline : *Victor Hugo intime*, publié au moment même de la mort du maître, y supplée suffisamment. Asseline était cousin germain de Mme Victor Hugo, sa mère étant la sœur de M. Foucher; il vint lui-même à Fourqueux pendant cet été de 1836, et le chapitre qu'il y consacre, accompagné de lettres de M. Foucher, de Victor Hugo et de ses propres souvenirs, est aussi attrayant que documenté. C'est après l'avoir lu que M. Claretie accomplit en ces lieux charmants le pèlerinage qu'il a si agréablement conté aux lecteurs du *Temps*. Il aurait souhaité découvrir, identifier la maison du village qui avait abrité cette tribu de Parisiens dont le chef portait un nom déjà illustre à Paris, sinon à Fourqueux; il avoue n'y avoir pas réussi, faute de rencontrer les personnes qui auraient pu le renseigner, ou du moins le mettre sur la voie.

Le problème était tentant. M. Mareuse, — toujours prêt à « marcher » quand il s'agit d'une question intéressant l'histoire parisienne ou suburbaine, — et moi, nous tentâmes, à la fin de

Prix ; aux Roches, chez les Bertin ; à Fourqueux, enfin, village où il passa, lui et sa famille, — sa famille surtout, — l'été de 1836, et sur lequel une charmante chronique de M. Jules Claretie (*Le Temps* du 11 septembre 1908) a attiré l'attention de la façon la plus aimable.

Fourqueux est un bourg assez important de l'arrondissement de Versailles, situé sur le plateau boisé qui domine la vallée de la Seine entre Bougival et Saint-Germain, à l'extrémité nord de la forêt de Marly, et d'un promontoire qui surplombe les « Fonds de Saint-Léger », ravin séparant cette forêt de celle de Saint-Germain. Du sommet du plateau, la vue est une des plus belles que puissent offrir les environs de Paris. Bien que le village soit desservi, depuis une vingtaine d'années, par deux voies ferrées, la Grande-Ceinture et la ligne de Paris à Saint-Germain par Marly, la rareté des trains lui épargne l'envahissement bruyant des jours de fête ; mais de nombreuses villas se sont bâties à l'usage des gens paisibles, amoureux de la belle nature. En 1836, les moyens de transport n'y existaient à aucun degré ; il fallait prendre un des nombreux coucous suivant la route de Saint-Germain, et, à partir du point où Alexandre Dumas construisit plus tard son fameux château de Monte-Cristo, monter pédestrement pendant une bonne demi-lieue.

Dans le *Victor Hugo raconté*, il n'est pas dit mot de la résidence que fit à Fourqueux la famille Hugo, mais un curieux livre d'Alfred Asseline : *Victor Hugo intime*, publié au moment même de la mort du maître, y supplée suffisamment. Asseline était cousin germain de Mme Victor Hugo, sa mère étant la sœur de M. Foucher ; il vint lui-même à Fourqueux pendant cet été de 1836, et le chapitre qu'il y consacre, accompagné de lettres de M. Foucher, de Victor Hugo et de ses propres souvenirs, est aussi attrayant que documenté. C'est après l'avoir lu que M. Claretie accomplit en ces lieux charmants le pèlerinage qu'il a si agréablement conté aux lecteurs du *Temps*. Il aurait souhaité découvrir, identifier la maison du village qui avait abrité cette tribu de Parisiens dont le chef portait un nom déjà illustre à Paris, sinon à Fourqueux ; il avoue n'y avoir pas réussi, faute de rencontrer les personnes qui auraient pu le renseigner, ou du moins le mettre sur la voie.

Le problème était tentant. M. Mareuse, — toujours prêt à « marcher » quand il s'agit d'une question intéressant l'histoire parisienne ou suburbaine, — et moi, nous tentâmes, à la fin de



PHOTOTYPIE CH. CHAMBON. CLICHÉ E. MAREUSE.

LÉOPOLDINE HUGO

D'APRÈS UN DESSIN APPARTENANT A Mme GILLON

cet automne, d'en avoir la solution et nous y sommes arrivés. Instruits par l'expérience, nous avions informé de l'objet de notre visite le maire et le curé afin de n'avoir pas le même mécompte que l'éminent académicien. Son article, d'ailleurs, nous avait précédés, et même avait éveillé chez les notables habitants de Fourqueux des passions littéraires jusque-là inconnues. Plusieurs villes se disputent l'honneur d'avoir vu naître Homère; deux maisons de Fourqueux paraissaient prétendre au privilège d'avoir abrité la famille Hugo.

C'est ce que nous apprit le curé, M. l'abbé Goddé, jeune prêtre, fort instruit et très attentif, du fond de son presbytère, à tout ce qui se passe et se produit dans le monde intellectuel. Bien entendu, il avait lu l'article de M. Claretie. Mieux que cela, il l'avait déjà paraphrasé et commenté dans un *Bulletin paroissial de Fourqueux et de Mareil-Marly* (les deux paroisses n'ont qu'un seul curé), qu'il publie régulièrement chaque mois depuis le commencement de l'année. Mais il ne put fournir une précision sur la vraie maison historique. En revanche, il avait eu l'obligeance d'emprunter, pour le mettre sous nos yeux, un fusain dessiné par Mme Hugo et représentant sa fille Léopoldine — la triste victime de Villequier — au jour de sa première communion, qui eut lieu, en effet, à Fourqueux, pendant ce séjour de la famille. Au dos, se lit la dédicace suivante :

Donné à Monsieur le curé de
Fourqueux en souvenir des bons
soins donnés par lui, à ma
fille Léopoldine à l'occasion
de la première communion
de cette chère enfant.

Fourqueux 8 septembre 1836

Victor Hugo

Ce curieux document appartient aujourd'hui à Mme Gillon, propriétaire à Saint-Germain.

Les archives de la fabrique pouvaient, par hasard, à propos de cette cérémonie, donner une indication sur le logis de la jeune communiante; elles sont muettes. De même, les archives communales — et le maire actuel (qui témoigna aussi de beaucoup d'empressement) — ne purent davantage nous renseigner exactement.

En étudiant le récit d'Asseline comme le feraient les érudits pour une chronique du moyen âge, c'est-à-dire par la méthode critique, on en dégage les données suivantes. La maison était voisine de la forêt, « à la Porte de Saint-Germain »; elle était suffisamment vaste. M. Foucher écrit à son beau-frère, le 14 juin, « qu'il a fallu coucher quatorze personnes »; ce n'était certainement ni le château ni une dépendance du château, puisqu'une autre lettre fait connaître que le propriétaire de ce château, M. de Monteynard, vint offrir gracieusement à la famille Hugo « la promenade chez lui »; enfin, l'acte de location dut être fait par M. Foucher, qui écrit encore : « J'ai fait sur la propriétaire la conquête d'un cabinet derrière ma chambre à coucher. Cette petite pièce complète les compartiments dont j'ai besoin... ».

Des deux maisons rivales dans ce grave conflit, l'une est située tout en haut du village, à gauche dans la grande rue, c'est-à-dire tout près de l'entrée de la forêt; elle appartient à M. Marret; l'autre, dite villa Bellevue, est plus bas, au-dessous de l'église, dans une rue latérale qui conduit de la grande rue à la route de Saint-Nom. Nos conjectures étaient déjà en faveur de la première; elles se changèrent en certitude, quand M. Mareuse eut été assez heureux pour rencontrer deux octogénaires du village, MM. Cayeux, ancien maire, et Castille, dont les souvenirs furent très catégoriques. Bien qu'âgés, l'un de quatre-vingt-deux, l'autre de quatre-vingt-six ans, ils se rappellent très bien qu'étant enfants de chœur, ils portèrent l'eau bénite chez Victor Hugo, qui occupait dix pièces environ sur le jardin de la maison du haut du village, celle dont M. Marret est aujourd'hui propriétaire. Celui-ci, consulté par lettre, a d'ailleurs confirmé l'exactitude de cette double déposition, et même ajouté qu'un salon de l'immeuble avait reçu et gardait le nom du poète (1).

(1) La publication de ces recherches dans le *Journal des Débats* m'a valu, à

Voilà, dira-t-on, une enquête bien minutieuse sur un simple épisode de la vie d'Hugo; mais, en matière historique, rien n'est indifférent, et il nous était particulièrement agréable de satisfaire à la curiosité qu'avait fait naître M. Jules Claretie.

Les extraits des lettres de M. Foucher, cités par M. Asseline, attestent, par la forme et par le fond, que dans ce logis, enfin retrouvé maintenant, la famille Hugo ne connut que de gais moments, de mai à septembre. Les deux fils, Charles et François-Victor, et les fillettes, Didine et Dédé, s'en donnèrent à cœur joie de se promener à travers la forêt; on leur avait loué une petite voiture que traînait un âne, et les grandes personnes suivaient, ayant « chacune une monture à longues oreilles ». Mme Hugo restait volontiers à la maison, crayon en main : « Adèle est toujours enfouie dans son dessin. Pas possible de la faire remuer, et il ne faudra rien moins que la présence de sa tante pour qu'elle reprenne ses promenades ». Mais, à certains jours, on organisait de grandes excursions, à Bougival ou à Saint-Germain : « Asseline a dû vous mander que nous avons été tous, y compris Victor, faire un déjeuner à Saint-Germain. Nous sommes revenus à pied par la forêt; Victor

propos de la maison de M. Marret, l'intéressante lettre suivante, dont je respecte le demi-anonymat, facile à transpercer :

«... Je n'ai pas la prétention d'éclairer d'une certitude les renseignements que vous avez recueillis; je puis seulement vous dire que j'avais fort souvent entendu ma mère en parler lorsque j'étais enfant. Elle était, ainsi que sa famille, assez liée alors avec la famille Hugo. Son père, le colonel du génie P***, qui avait été directeur du Conseil de guerre, lorsqu'il n'était que commandant, était le chef de M. Foucher, père de Mme Hugo; des relations suivies, dues à l'habitation commune au Conseil de guerre, s'étaient établies entre les deux familles.

« En 1836, le colonel P*** commandait les sapeurs-pompiers de Paris, et, comme il possédait à Mareil-Marly, dont il était maire, une modeste propriété, qui existe encore, le séjour des familles Hugo, Foucher et Asseline à Fourqueux donnait lieu à de fréquentes visites de voisinage. C'est ainsi que ma mère, Mlle P***, qui avait alors 19 ans, avait été priée de tenir l'orgue à la messe de première communion de Léopoldine Hugo. Or, elle avait souvent dit devant moi que Victor Hugo avait habité la maison d'un M. Foucault [Fricotelle], qui était alors notaire à Fourqueux. Peut-être est-ce aussi cette maison qui vous a été indiquée par les rares vieilles gens qui vivent encore et ont conservé quelque souvenir de ce temps si éloigné... »

« L. B. »

La maison de ce notaire est bien celle que possède aujourd'hui M. Marret. M. Albert Bonneau, le zélé et lettré bibliothécaire de la ville de Saint-Germain-en-Laye, a pris la peine, sur ce point comme sur d'autres du séjour de la famille Hugo à Fourqueux, de faire à mon intention d'obligeantes démarches et recherches, dont je lui exprime toute ma gratitude. S'il n'a

Hugo a été enchanté de cette promenade. A notre retour, cette morvasse de Dédé (1) n'était pas fatiguée, et pourtant, nous avions fait près de trois lieues ».

Il s'en faut que l'auteur d'*Hernani* soit resté sédentaire parmi les siens, malgré le charme qu'il disait y trouver; au contraire, les séjours qu'il y fit paraissent plutôt avoir été l'exception : « Victor vient toujours nous voir de temps à autre ; mais le diable d'homme ne tient pas sur pieds; à peine arrivé, il songe à son départ... » (2).

Il revenait à l'improviste, amenant pour dîner et pour coucher des amis de Paris. C'est là-dessus que la correspondance du beau-père offre le plus d'intérêt. Les amis se nommaient Théophile Gautier, Auguste de Châtillon, alors peintre, et plus tard poète, — le poète de *la Levrette en pal'tot* et de *la Grande Pinte*, — Alexandre Dumas, Paul Foucher, Alfred Asseline, d'autres encore. Dumas faisait la joie de la maisonnée par sa verve intarissable. Un jour, il arriva sous une pluie battante; il fallut pour le sécher lui faire revêtir une camisole ouatée de M. Foucher, et le soir, au dîner, le curé, qui ne connaissait pas les hommes célèbres, le prit pour Victor Hugo, « comme étant celui qui paraissait être le plus chez lui. Dumas a étourdi, ébloui, enchanté le bon prêtre par ses saillies, ses bourdes et ses manières. »

Et l'on ne se faisait pas faute de potiner, autour de cette table de campagne. Les petits scandales parisiens furent souvent le sujet des conversations et des commentaires : Granier de Cass... tout doucereux, bien bichonné, bien musqué, vit comme un tourtereau avec Mlle***, du Français; Listz se montre à tout Paris avec une grande dame du faubourg Saint-Germain, dont il est très fier d'avoir fait la conquête; la duchesse d'Abrantès a

pu trouver dans l'étude de Me Greban, notaire à Saint-Germain, — qui possède les minutes des notaires de Fourqueux de 1629 à 1869 — l'acte de location par M. Foucher de la maison Marret, c'est que sans doute il n'y eut pas d'acte notarié. En revanche, M. Bonneau a vu M. Favrel, principal clerc de l'étude de Me Duval, qui se rappelle fort bien qu'en 1865 l'étude Fricotelle occupait le corps de logis de droite de la maison Marret, et à cette époque on se souvenait parfaitement que Victor Hugo avait habité là.

(1) Adèle, la dernière enfant du ménage Hugo, née en 1830.

(2) Ces fugues réitérées, qui en 1836 eurent la Normandie et la Bretagne pour but, ont du moins laissé une trace littéraire sous la forme d'une quinzaine de lettres adressées par le poète à sa femme à Fourqueux, lettres un peu contraintes et nerveuses (le voyageur n'était pas seul, nous allons le voir tout à l'heure), qui ont été recueillies dans le volume des œuvres inédites de Victor Hugo : *France et Belgique* (Paris, Hetzel et Quantin, 1892, in-8°, pp. 41-91).

rompu avec le marquis de Cust...; Eugène Süe, en plein jardin des Tuileries, a été traité d'âme de... par une dame bretonne, etc. Cette bonne humeur dans le ton de M. Foucher, le doyen pourtant de tous ces jeunes gens, l'austère chef de bureau des Conseils de guerre, — ne montre-t-elle pas combien la vie s'écoulait, pour eux, facile et gaie?

Gautier et Auguste de Châtillon assistèrent à la cérémonie de la première communion de Léopoldine. Leur attitude fut recueillie et pleine de componction, comme il convenait. Châtillon, qui n'avait pas de livre de messe, s'était muni d'un volume in-8°, format qui n'est guère celui des *Paroissiens;* par-dessus son épaule, Asseline eut la curiosité d'en regarder le titre, et il lut : *Mémoires de Mlle Quinault.* — Victor Hugo était revenu tout exprès d'une de ses courses lointaines pour cette fête de famille; c'est encore Asseline qui raconte l'avoir entendu dire à sa femme : « Nos amis ne sont pas riches; qu'il n'y ait pas de quête dans l'église; je donnerai au curé ce qui est convenable (1). »

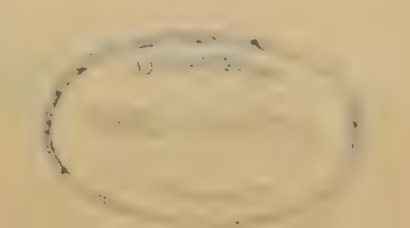
(1) M. Adolphe Jullien veut bien me signaler qu'il a rendu compte de cette fête de famille dans son livre : *Le Romantisme et l'éditeur Renduel* (Paris, Charpentier, 1897, pet. in-8°). Voici les souvenirs de Renduel à ce sujet :

« ... Le 20 août 1836, Victor Hugo faisait envoyer au curé de Fourqueux ses œuvres complètes en 20 volumes, reliés pour 40 francs... » (pp. 102-3).

« Les Hugo passaient l'été à Fourqueux et voulurent faire de cette cérémonie, fixée au 8 septembre 1837 [*lisez* 1836] une véritable fête de famille où tous les amis seraient conviés, Renduel et Gautier en première ligne. Aussitôt après le dîner, le maître de la maison s'éclipse, et l'on apprend bientôt qu'il a couru prendre la voiture de Paris. Les convives se récrient sur cette fuite inattendue : Hugo, disent-ils, aurait bien pu les attendre et revenir avec eux; mais ils se rappellent bientôt que toutes les places de la diligence étaient retenues dès le matin et qu'eux-mêmes n'en avaient pu louer que pour le dernier départ : « Ne faites pas attention, leur dit tristement Mme Hugo, Victor saura bien se tirer d'embarras; vous n'avez pas pu avoir de places pour vous, il saura en trouver une à tout prix pour aller où il va » (pp. 117-8).

On sait, de reste, la cause de cette hâte du poète (si l'anecdote est réelle comme elle en a bien l'air) : il était alors dans le feu le plus ardent de sa passion pour la belle actrice de la Porte Saint-Martin, Mlle Juliette Drouet, et l'on voit que Mme Hugo n'en était plus aux soupçons.

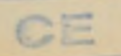
Mais elle-même n'avait-elle rien à se reprocher? L'ami qui, quelques années plus tôt, eût été le premier invité, Sainte-Beuve n'était pas là : une brouille implacable l'avait séparé de Victor Hugo, précisément à cause de ses sentiments trop tendres pour Mme Hugo, et celle-ci, néanmoins, n'avait pu s'interdire de continuer avec lui des relations épistolaires. C'est ainsi qu'elle lui fit connaître le jour de la première communion de sa fille, et « lui demanda d'aller, à la même heure, prier dans une église où ils se sont retrouvés plusieurs fois » (Gustave Simon : *Le Roman de Sainte-Beuve* p. 285).

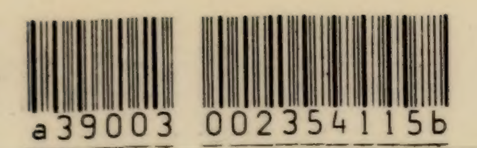


Voilà, pour les « Hugophiles », un pèlerinage tout indiqué pour l'année prochaine; et, sans doute, ils ne négligeront pas non plus d'obtenir qu'une inscription commémorative rappelle aux touristes de la forêt de Marly que, dans cette maison, durant l'été de 1836, Victor Hugo, sa famille et ses amis passèrent des jours heureux.

Fernand Bournon.

SAINT-DENIS. — IMP. H. BOUILLANT, 47, BOULEVARD DE CHATEAUDUN. — 17.858.


CE


a39003 002354115b